



La danseuse Arushi Mudgal lors d'une répétition en Inde.

Créé à Delhi avec des artistes indiens et européens, «Orfeo, par-delà le Gange» métamorphose l'œuvre de Monteverdi en un spectacle enchanteur croisant cultures et mythologies. Il est présenté samedi à Paris.

Texte et photos **ERIC DAHAN**  
Envoyé spécial à Delhi

**L**es aigles tournoient lentement dans une chaleur de fournaise au-dessus de la mosquée Jama Masjid, chef-d'œuvre de l'architecture moghole. Mais dans l'auditorium Kamani, au cœur de Delhi, c'est l'effervescence. A 19 heures, l'ensemble Akadèmia, dirigé par sa fondatrice, Françoise Lasserre, va donner la première mondiale de *l'Orfeo, par-delà le Gange*. Une adaptation de Monteverdi croisant musique et mythologie occidentales et indiennes que l'on pourra découvrir samedi à Paris (1).

Mobilisant cinquante artistes, dont la moitié sont indiens, cette production est ambitieuse tant les deux cultures sont différentes. A commencer par leur rapport au temps qui n'entraîne pas seulement des décalages rythmiques entre les musiciens mais également des angoisses dans l'équipe : à vingt minutes de la représentation, les costumes conçus par Sabine Siegwalt ne sont toujours pas revenus du pressing. Le moral n'en est pas moins excellent en coulisses, où l'on croise la fine fleur des instrumentistes et chanteurs spécialisés en musique ancienne – de la soprano Claire Lefilliâtre, transfige du Poème harmonique, au jeune virtuose du luth Thomas Dunford, en passant par la basse Johannes Weiss.

## Danse en l'honneur de Shiva

Créé à Mantoue en 1607, sur un livret du poète Alessandro Striggio, *l'Orfeo* est le premier opéra dont la partition a été éditée et conservée. L'ouvrage raconte le voyage du héros de la mythologie grecque dans les enfers, afin d'en ramener sa femme, Eurydice, mordue

par un serpent. Dès les premières minutes du spectacle, on est transporté ailleurs : la toccata introductive de Monteverdi a été remplacée par un solo dansé d'Arushi Mudgal, accompagné par les musiciens indiens assis en tailleur, à gauche du plateau. Star de *l'odissi* – l'une des huit formes de danse indienne, pratiquée dans l'est du pays –, Arushi Mudgal s'est déjà produite au Théâtre de la Ville, à Paris, où elle a démontré son art du *tribhanga*, qui consiste à isoler tête, poitrine et bassin pour offrir une triple ondulation du corps. Tandis qu'elle interprète une danse sacrée en l'honneur de Shiva, Orphée se précipite sur elle comme s'il allait la violenter, et la musique de Monteverdi, jouée en fosse, commence. Bourdons indiens et danses reviendront rythmer le voyage du héros, jusqu'à sa fin cruelle, celle du livret original dans lequel les bac-

chantes déchiquent son corps. En guise d'épilogue, Françoise Lasserre a choisi d'ajouter une berceuse de Tarquinio Merula, compositeur contemporain de Monteverdi, et de la confier à la soprano Dagmar Saskova, qui interprète la Ninfa. C'est le seul moment où musiciens occidentaux et indiens jouent ensemble durant ce spectacle qui évite les pièges de la fusion musicale. Ce qui est sage, vu que les Indiens ignorent l'harmonie et le contrepoint et que leur système rythmique et métrique est cyclique, et non linéaire comme le nôtre. Paradoxalement, cet *Orfeo* qui joue sur de subtils tuilages pour articuler ces traditions hétérogènes donne bien plus le sentiment d'une rencontre entre deux cultures que de fameux et discutables précédents avec la musique de Bach ou Mozart.



Après le spectacle, on fait connaissance avec Francis Wacziarg, coproducteur, coté indien, de cet *Orfeo* auquel l'ambassade de France a apporté son aide logistique. Né en 1942 sur un bateau portugais, quelques heures avant d'accoster à La Havane, c'est lui qui introduira l'art lyrique en Inde dans les années 2000. Ses parents, Juifs d'origines polonaise et turque, fuyaient la France occupée par les nazis. Après Cuba, ils s'installent à Casablanca, où ils l'emmènent voir des représentations d'opéras données par des troupes en tournée. Wacziarg découvre l'Inde bien plus tard, en compagnie du journaliste Philippe Gavi qui enquête sur les mouvements maoïstes et communistes. Ce dernier repart en France fonder *Libération*. Wacziarg restera et devient adjoint du conseiller commercial au poste d'expansion économique de Bombay, puis représentant de la BNP à Delhi avant d'ouvrir une agence de conseil et une maison d'achat pour l'exportation de produits indiens vers l'Europe (mode, maison, textiles) devenue très prospère. En 1991, il entreprend la restauration d'un vieux fort à Neemrana, dans le Rajasthan, première des vingt-neuf propriétés qu'il a depuis acquises et transformées en hôtels. Dix ans plus tard, il crée la Neemrana Music Foundation, qui selon lui a «introduit l'opéra en Inde».

## Dans les entrailles de la terre

A l'origine de cette fondation, il y a sa fille, Aude Priya, la soprano qui chante Proserpine dans *Orfeo, par-delà le Gange*. En fouillant dans le bac à soldes d'une librairie musicale de la rue de Rome, au début des années 2000, elle trouve le manuscrit du *Fakir de Bénarès*, un conte lyrique de Léo Manuel sur un livret de Michel Carré qui fut donné en 1922 au Théâtre Mogador. Son père monte l'ouvrage à Delhi et Bombay et, suite au succès remporté par cette production, décide de proposer chaque année un nouveau titre au public indien. La Fondation crée alors un ensemble vocal permanent et organise masterclasses et ateliers afin de former les chanteurs participant aux représentations. Entre la formation et la production d'opéras, la Neemrana Foundation dépense environ 150 000 euros par an. Pour *l'Orfeo*, sa contribution s'élève à 80 000 euros sur les 600 000 euros de budget global prévus pour les quatre représenta-

tions (trois à Delhi et une à Paris), auxquels s'ajoute le logement des musiciens durant les répétitions au Tijara Fort - Palace, une propriété en cours de restauration récemment acquise par Wacziarg.

Au lendemain de la deuxième représentation de *l'Orfeo*, Wacziarg donne un déjeuner pour les artistes à son domicile, situé derrière le tombeau de Humayun. Malgré les trois représentations enchaînées sans un jour de repos, le ténor hongrois David Szigetvari fait bonne figure. Physique angélique, voix claire et colorée, intelligence dramatique, c'est l'un des plus beaux *Orfeo* que l'on ait vu et entendu ces vingt dernières années. Françoise Lasserre se dit «autant sensible à ses qualités humaines que musicales». Si l'ensemble Akadêmia, qu'elle a fondé en 1986 en Champagne-Ardenne, est moins célèbre que les Arts florissants de William Christie ou les Musiciens du Louvre de Marc Minkowski, il jouit d'une excellente réputation, comme en témoignent ses enregistrements d'œuvres de Bach, Schütz et Monteverdi cumulant les récompenses.

Née à Suresnes, Françoise Lasserre a appris la danse et la flûte traversière avant d'obtenir une licence de mathématiques. Elle raconte que c'est «la clarté, la tension, le côté direct de l'attaque des instruments» qui l'ont attirée vers la musique baroque. A la fin des années 70, elle intègre comme soprano la Chapelle royale du chef et musicologue Philippe Herreweghe et participe à l'exécution historique de *la Passion selon saint Matthieu* que cet ensemble donne à l'église Saint-Etienne-du Mont, à Paris. De Philippe Herreweghe, Françoise Lasserre dit avoir appris «l'intelligence des rapports entre texte et musique», seule raison pour laquelle elle est devenue chef à son tour. Avec cette réserve : «Je suis juste là pour faire ressortir la structure des choses, sécuriser les chanteurs, et pour qu'ils s'épanouissent. Contrôler tous les détails d'une œuvre comme un chef symphonique ne m'intéresse pas du tout.»

Quant à l'Inde, voilà trente-cinq ans qu'elle y vient, se passionne pour la musique, la danse et la spiritualité hindoues, et cinq ans qu'elle a eu l'idée d'y monter cet *Orfeo*. A l'époque, elle travaillait avec le metteur en

scène Jean-Claude Berutti. «On se demandait : "pourquoi Eurydice ne chante-t-elle jamais ?" C'est qu'elle vient

d'une autre civilisation et n'a pas le droit à la parole», se souvient-elle. D'où «ce voyage vers l'Inde, vers l'autre», et l'idée de remplacer cornets et sacqueboutiers par des shehnai, sortes de hautbois joués dans les mariages et les temples. D'où, encore, le recours au *sarangi* - vièle à archet annonçant les mauvaises nouvelles à la télévision indienne - pour exprimer la douleur d'Orphée errant à la recherche de sa femme, tandis que le tambour pakhawaj semble traduire la plongée dans les entrailles de la terre.

En avril 2012, Françoise Lasserre a auditionné les chanteurs du Neemrana Vocal Ensemble, choisi quatre sopranos, un ténor et un baryton qu'elle a ensuite formés à la musique italienne durant deux stages, en janvier et février. «A Delhi, il n'y a ni professeurs de chant ni enseignement du solfège. Je leur ai appris à construire la polyphonie - notion étrangère à la musique indienne - sans le secours du piano. Arriver à l'heure et pas à différents moments de la journée n'était pas non plus évident pour eux.» François Rancillac, directeur du Théâtre de l'Aquarium à Paris, formé à la musique (ce qui explique la justesse de sa mise en scène de *l'Orfeo, par-delà le Gange*), a rejoint l'équipe fin août pour apprendre aux choristes leurs mouvements corporels. Orphée, dit-il, «affirme son individualité mais refuse sa condition humaine, au point de ne considérer la femme que comme sa chose. Un thème hélas toujours d'actualité, à l'heure où se déroulent des procès pour viol en Inde».

On retrouve le jeune luthiste Thomas Dunford à Agra. Il est encore sous l'influence du *Siddharta* de Hermann Hesse qu'il lisait durant les répétitions au Tijara Fort - Palace. Il porte l'habit traditionnel, et se dit ébloui par «la symétrie parfaite du Taj Mahal». Avec ses 30 000 dieux, la civilisation indienne peut paraître bien éloignée de l'occidentale. Excepté pour un musicien, qui ne peut qu'entrer en résonance avec la croyance selon laquelle l'univers est né du son. ◆

(1) «*Orfeo, par-delà le Gange*», samedi à 20 heures, Cité de la Musique (75019). Cette création est présentée dans le cadre du cycle «*Fleuves*» qui se déroule du 1<sup>er</sup> au 13 octobre ([www.citedelamusique.fr](http://www.citedelamusique.fr)). Après Paris, elle sera reprise en 2015 en Inde et à l'Opéra de Reims.

**«A Delhi, il n'y a ni professeurs de chant ni enseignement du solfège. J'ai appris [aux chanteurs] à construire la polyphonie - notion étrangère à la musique indienne - et à arriver à l'heure.»**

Françoise Lasserre directrice de l'ensemble Akadêmia





A gauche, Ashwani Shankar au shehnai (hautbois indien), à droite, la soprano Claire Lefilliâtre.



Le ténor hongrois David Szigetvari (allongé), un des plus beaux Orfeo de ces vingt dernières années.



A gauche, Mohan Shyam Sharma au pakhawaj, à droite, le luthiste Thomas Dunford.